

**Faculté des sciences économiques,
sociales, politiques et de communication**

Derrière les micros : du ressenti des journalistes à l'expérience médiatique des interviewés.

Auteur : Arthur Roels
Promoteur : Benoît Grevisse
Co-promotrice : Annik Dubied
Année académique 2021-2022
Mémoire réalisé pour l'obtention du Double-diplôme de master en
« Stratégies du journalisme numérique »

Remerciements

Je tiens à remercier toutes les personnes qui ont contribué, de près ou de loin, à la réalisation de ce mémoire-projet.

Je souhaiterais remercier, dans un premier temps, mon promoteur Benoit Grevisse, qui m'a mis sur les bons rails, m'a suivi et conseillé durant ce projet, après m'avoir envoyé en Suisse, il y a deux ans.

Je tiens aussi à remercier Sung-Shim Courier, journaliste et réalisatrice du reportage sur le racisme anti-asiatique qui a servi de base à tout mon projet et qui m'a transmis le contact des trois intervenants que j'ai eu la chance de rencontrer.

Je remercie également Olivier Nederlandt qui m'a mis en relation avec Sung-Shim Courier et grâce à qui j'ai pu découvrir ce reportage Transversales.

Merci à mes intervenants Yang Lou, Viet Tan et au jeune homme anonyme pour leur temps et leur confiance qu'ils m'ont accordés.

Je souhaitais encore remercier mon papa, Benoit Roels, pour sa relecture et son soutien indéfectible pour ma passion de journaliste.

Enfin, merci à mes camarades de la volée 13 de l'AJM ainsi que du Master 120 de l'EJL pour leurs conseils, leur soutien et leur bienveillance.

Table des matières

Introduction	1
Première partie : contextualisation du sujet	3
1. Le racisme anti-asiatique.....	3
1.1. Traitement du phénomène dans les médias belges francophones.....	7
2. Les « Human-interest stories »	10
Deuxième partie : justification des choix	15
1. Le choix du sujet	15
1.1. Le format	16
2. La méthode.....	18
2.1. Les entretiens	19
3. La création de la vidéo	20
3.1. La structure.....	22
3.2. Le human-interest dans ma production	23
3.3. Mon rapport à l'objet	23
4. La technique	24
4.1. Le son	24
4.2. L'image	25
4.3. Le montage.....	26
5. Contraintes et difficultés rencontrées	27
Troisième partie : réflexion personnelle	31
Conclusion	34
Bibliographie	35
Webographie	37
Prises de notes	41
Annexes	41

Introduction

Samedi 20 novembre 2021. C'est l'anniversaire de ma maman. Je décide de revenir de Louvain-la-Neuve en voiture, avec une boîte de chocolats pour l'occasion. Lorsque je mets le contact, la radio s'allume, comme à l'accoutumée. La musique ne me plaît pas, alors je décide de changer de station et me dirige vers la Première. « La communauté asiatique est invisible ou presque, elle ne fait pas de bruit... ». Je reconnais instantanément la voix d'Olivier Nederlandt. On est samedi, fin de matinée, je fais très vite le lien : le journaliste est en train d'introduire un sujet dans son émission Transversales¹. Je monte le son sans savoir, à ce moment précis, que ce reportage me toucherait tellement qu'il en deviendra la base de mon mémoire.

Depuis que j'ai un pied dans le journalisme, je me demande souvent comment le journaliste s'est débrouillé pour trouver telle personne, pour capter telle ambiance,... Je me dis : « Et si moi, j'étais à sa place, comment je procéderais ? ». Après avoir entendu l'émission Transversales, je voulais à mon tour, rencontrer ces personnes admirables qui ont témoigné pendant ces trente minutes que je n'ai pas vues passer. Savoir comment elles avaient vécu l'entretien avec la journaliste du reportage, Sung-Shim Courier, à quel point c'était difficile, ou pas, pour elles de témoigner. Et pourquoi pas en faire une vidéo, où l'on verrait chaque intervenant parler de son expérience médiatique à tour de rôle ? Le pari était osé parce que je ne savais pas dans quelle mesure ils étaient prêts à se livrer de nouveau sur ce sujet sensible, d'autant plus que cette fois ils seraient filmés et donc reconnaissables.

Quelques jours plus tard, je prends contact avec mon promoteur Benoit Grevisse qui me donne son feu vert. Je peux passer aux choses sérieuses, avec cette question qui va me poursuivre durant tout mon travail : « Comment journaliste et intervenants ont-ils vécu cette expérience médiatique, depuis la

¹ https://www.rtb.be/auvio/detail_transversales?id=2833176

prise de contact jusqu'à l'après diffusion, en passant par l'entretien en tant que tel ? ».

J'ai donc décidé de traiter cette question en deux points :

1. Interviewer Sung-Shim Courier sur la genèse de son reportage, lui demander pourquoi elle a décidé de parler de ce sujet, comment a-t-elle procédé pour trouver ses témoins et comment s'est-elle prise pour réaliser ce long format radio.

2. Interviewer les différents intervenants du reportage de Sung-Shim sur leur expérience médiatique, leur demander les raisons qui les ont poussés à témoigner, comprendre leur ressenti au moment de l'interview et ce qu'ils en ont retiré.

Dans cette apostille, je procéderai tout d'abord à une contextualisation de mon sujet de recherche, avec un focus particulier sur la flambée du racisme anti-asiatique durant la période Covid et une attention portée au traitement de ce phénomène dans les médias belges francophones.

Je développerai ensuite ce qu'on appelle le « human-interest », dans le monde du journalisme.

Dans une deuxième partie, j'argumenterai, de façon précise, toutes les décisions que j'ai prises durant ce mémoire-projet et dévoilerai les difficultés et contraintes auxquelles j'ai dû faire face.

Enfin, dans une troisième et dernière partie, un regard réflexif sur ma production finale viendra clôturer ce mémoire.

Ma vidéo est en ligne et accessible via ce lien :

<https://youtu.be/Ow9y3SnFG8o>.

Première partie : contextualisation du sujet

1. Le racisme anti-asiatique

C'est dès la fin du XIX^e siècle, en 1895 plus précisément, que l'on commence à parler de « péril jaune » dans nos sociétés occidentales. Cette expression désigne la peur que les peuples d'Asie finiraient par surpasser les Blancs pour gouverner le monde (Noiriel, Millet, Amar, 2022). Aux États-Unis, cette peur s'est surtout manifestée avec l'opposition à l'immigration chinoise, comme en témoigne la Loi d'exclusion des Chinois de 1882¹, une loi fédérale qui interdisait l'entrée sur le territoire de tout ressortissant chinois.

Au XX^e siècle, la révolte des Boxers² ainsi que les premières vagues d'immigration en Europe, dues notamment à la Première Guerre mondiale, viennent renforcer ce vent de panique. À cette époque, on associe donc la population chinoise à l'image d'un émeutier « Boxers », c'est-à-dire un peuple violent, cruel, envahissant et agressif. Les vagues d'immigration vont ensuite se poursuivre avec la Seconde Guerre mondiale.

En 1982, Vincent Chin, un dessinateur sino-américain, est battu à mort par Ronald Ebens et Michael Nitz, car il incarnait, à leurs yeux, la cause de leur perte d'emploi. Une perte d'emploi liée à la concurrence de l'industrie automobile japonaise, alors en plein essor. Le rejet de cette communauté est marqué par la peur, la haine, ou, plus insidieusement, par une sournoise condescendance.

Alors que le cauchemar d'un « péril jaune » s'estompe doucement, les stéréotypes ne disparaissent pas. On en retrouve dans la culture populaire et dans de nombreuses œuvres culturelles et artistiques, à l'instar du dessin-animé « La Belle et le Clochard » de Disney (1955) où les chats Siamois aux yeux bridés sont représentés comme fourbes. Dans la chanson de Charles Trenet « Le Chinois » (1966), on peut entendre ces paroles : « Il a même le

¹ <https://www.archives.gov/milestone-documents/chinese-exclusion-act>

² Mouvement nationaliste chinois armé contestant la domination occidentale

teint jaune cet homme-là, méfie-toi c'est un Chinois ». Plus récemment, dans les films James Bond ou Pirates des Caraïbes, on observe régulièrement un méchant qui est d'origine asiatique.

Paradoxalement, la communauté asiatique va également être vue comme une société modèle, polie, discrète et travailleuse (Queffelec, 2021). Considérée comme de bons immigrés en quelque sorte. Des stéréotypes opposés mais qui sont en fait les deux faces d'une même pièce.

Ce n'est que depuis une dizaine d'années seulement qu'une prise de conscience s'opère, que la parole se libère et que les violences sont davantage dévoilées. Depuis le début de la pandémie, bon nombre d'Asiatiques ont pris la parole pour dénoncer ce racisme qui les a touchés de plein fouet, notamment avec les #stopasianhate ou #JeNeSuisPasUnVirus qui ont inondé les réseaux sociaux dans le monde entier.

En 2020, selon l'association à but non lucratif américaine Stop AAPI Hate³, les agressions anti-asiatiques ont augmenté de 1900%⁴ aux États-Unis. La recrudescence de ces agressions a connu une forte hausse partout dans le monde, depuis le début de la pandémie. Au Royaume-Uni, par exemple, où les crimes de haine envers les citoyens de descendance chinoise et est-asiatique ont augmenté de 300% (Xie, 2021). En France aussi, où des messages haineux et des appels à la violence envers les personnes d'origine asiatique sont apparus sur les réseaux sociaux.

³ <https://stopaapihate.org/>

⁴ https://ccc.vt.edu/content/dam/inclusive_vt_edu/inclusive_documents/StopAAPIHate_v2.pdf



Exemple d'appels à la haine vus sur Twitter

Une étude⁵ de la sociologue Simeng Wang dévoile aussi la présence d'un racisme anti-asiatique exacerbé au travail, dans les transports, les lieux publics et les écoles.

En septembre 2020, le réalisateur canadien Mostafa Keshvari a sorti un film intitulé « *Corona : Fear Is a Virus* ». Il s'agit d'un thriller, tourné comme un plan-séquence d'une petite soixantaine de minutes, sur le racisme et la peur (Le Figaro, 2020). L'idée de réaliser ce long métrage lui est venue en janvier 2020, lorsqu'il lisait des articles sur les attaques envers des personnes d'origine asiatique. Durant la pandémie de Covid, le racisme anti-asiatique est devenu plus virulent, notamment aux États-Unis où les personnes d'origine asiatique ont été davantage stigmatisées (Fedke, 2021). Le film se concentre d'ailleurs plus sur la xénophobie et les sentiments anti-Chinois croissants que sur l'urgence sanitaire réelle. Keshvari souligne lui-même qu'il voulait traiter de la discrimination, en « utilisant le virus comme

⁵<https://www.tandfonline.com/doi/full/10.1080/14616696.2020.1836384?scroll=top&needAccess=true>

une métaphore de la peur de l'autre » (Keshvari, 2021). *Corona : Fear Is a Virus* met en garde les spectateurs contre les stéréotypes historiques « dormants » qui ont tristement refait surface durant la pandémie (Fedke, 2021).

Quelques mois après la sortie de ce film, en mars 2021, six femmes d'origine asiatique sont tuées par balle dans trois salons de massage de la région d'Atlanta. La procureure a estimé que ces fusillades étaient racistes (RTBF, 2021), alors qu'elles étaient survenues dans un contexte de recrudescence des actes anti-asiatiques aux États-Unis. Selon certains militants antiracistes, ce ressentiment de haine et d'hostilité envers cette minorité a été alimenté par le discours de Donald Trump qui répétait à l'envi que le coronavirus était le « virus chinois ». Quelques jours plus tôt, Joe Biden condamnait, quant à lui, les violences contre les Américains d'origine asiatique, « attaqués, harcelés, blâmés et utilisés comme boucs émissaires » (RTBF, 2021). Leslie Hsu Oh, photographe diplômée de santé publique à Harvard poursuit : « C'est malheureusement dans la nature humaine d'attribuer un bouc émissaire à une pandémie. C'est pour cette raison que l'OMS a recommandé en 2015 de ne plus donner aux maladies le nom d'un lieu ou d'une ethnie ». En référence à la Grippe espagnole ou au virus Ebola, parfois qualifié de « maladie africaine ».

En Australie, les gros titres teintés d'un sentiment anti-asiatique ont aussi contribué à la recrudescence de ce phénomène. On pouvait lire sur les tabloïdes australiens des formules comme « virus chinois » ou « Enfants chinois, restez chez vous ! ». « Cela donne aux ignorants, aux endoctrinés et aux personnes racistes, une excuse pour passer à l'acte, car il est devenu normal d'être anti-Asiatique en Australie », explique même Erin Wen Ai Chew, fondatrice et présidente nationale de l'Asian Australian Alliance⁶.

⁶ Organisation communautaire de défense des droits des citoyens australiens originaires d'Asie.

Cette accumulation d'attaques et d'agressions à caractère raciste envers les Asiatiques se nourrit évidemment de l'amalgame entre le pays où est né le virus et les personnes d'origine asiatique, mais il y a encore et toujours la crainte d'une surpuissance chinoise, selon Nicolas Bancel, professeur spécialiste de l'histoire coloniale à l'Université de Lausanne. Il estime que la Chine, comme on la présente en Europe, fait peur. Selon lui, ce pays sera « bientôt la première puissance mondiale. Ses entreprises internationales sont perçues comme visant l'hégémonie régionale, voire mondiale ».

Si le racisme anti-asiatique était déjà latent, sous-jacent, la crise sanitaire a été un prétexte pour stigmatiser plus encore cette communauté et exacerber ce phénomène.

1.1. Traitement du phénomène dans les médias belges francophones

Notre pays n'a pas été épargné non plus durant la crise du Covid-19. Les témoignages d'agressions physiques ou verbales ont très vite proliféré sur les réseaux sociaux. Bien que le phénomène ne soit pas nouveau, il s'est intensifié durant cette période. Aujourd'hui, à l'ère où la parole se libère, il est cependant plus vite dénoncé et reconnu.

Les médias belges ont été nombreux à avoir traité le sujet. Voici une petite revue de presse de ce qui a été publié chez nous entre février 2020 et novembre 2021. Le premier article sur lequel je suis retombé datait du 12 février 2020. « Le coronavirus n'a pas créé le racisme anti-Chinois en Belgique », titrait La Libre. Il portait sur l'association Asia 2.0 qui a pour but de sensibiliser la population au racisme anti-asiatique, déjà présent avant que le Covid ne débarque.

Le 17 février 2020, la chaîne YouTube belge *Would You React* publiait, sur sa page, une expérience sociale tournée en caméra cachée dans le métro bruxellois, ayant pour but de savoir comment les navetteurs belges réagissent face au racisme anti-asiatique lié au coronavirus. Une actrice agressait verbalement les acteurs asiatiques et certaines personnes s'interposaient

parfois tandis que d'autres brandissaient leur smartphone pour filmer la scène ou faisaient mine de ne pas écouter. J'ai globalement été surpris par le nombre important de personnes qui ont osé prendre la parole pour défendre les victimes. J'ai trouvé la vidéo intéressante d'autant plus qu'à la fin, des conseils sont donnés pour savoir comment « bien agir » dans ce contexte.

Durant tout le premier confinement (mars-mai 2020), il n'y a plus grand-chose à se mettre sous la dent. Il faudra attendre la deuxième vague et le début du deuxième confinement (2 novembre 2020) pour voir paraître de nouveaux articles liés au racisme anti-asiatique.

La Libre publiait le 16 novembre 2020 un article intitulé « « Va manger du chien en Chine » : le racisme anti-asiatique lié au coronavirus reprend de l'ampleur ». Ce papier faisait suite à l'attaque qu'a subie une Française d'origine vietnamienne à Paris, quelques jours plus tôt.

Le 9 mars 2021, Sudinfo publiait l'article « Boussu : Alice, 23 ans, dénonce le racisme anti-asiatique », alors que la troisième vague pointait le bout de son nez.

Le 21 mars 2021, à l'occasion de la Journée internationale pour l'élimination de la discrimination raciale, la Fédération Wallonie-Bruxelles a lancé une campagne de sensibilisation et de lutte contre le racisme intitulée : « Le racisme ne mène nulle part »⁷. Ce n'est pas moins de 2 millions d'euros qui ont été dégagés pour lutter contre ces discriminations et éliminer les préjugés, propos ou actes racistes.

Dans son JT du 4 avril 2021, en plein pic de la troisième vague, la RTBF a interviewé Linh, une jeune influenceuse belge d'origine vietnamienne, qui dénonce le racisme anti-asiatique via les réseaux sociaux. Selon elle, ce

⁷https://www.federation-wallonie-bruxelles.be/nc/detail-article/?tx_cfwbarticlefe_cfwbarticlefront%5Baction%5D=show&tx_cfwbarticlefe_cfwbarticlefront%5Bcontroller%5D=Document&tx_cfwbarticlefe_cfwbarticlefront%5Bpublication%5D=3546&cHash=56e9bcbb4d14bdbc6571fb6ec159431b

racisme est « latent et sournois. Quand on est jeunes, on ne se rend pas compte que c'est du racisme, on vit avec ». Linh pousse sa communauté à oser en parler, même si cette minorité a toujours été très discrète.

Dans son journal télévisé du 10 avril 2021, RTL a donné la parole à des Belges d'origine asiatique qui sont victimes de comportements racistes depuis des années (Moane Sahli, Lillon, 2021). La question de la construction de soi lorsqu'on est victime de racisme y a été abordée. Entre mots réducteurs, soi-disant « humour » et fétichisation, il est parfois « difficile de se construire une identité face à des rappels, qui, tous les jours, vous disent que vous n'êtes pas dans votre pays, que vous êtes trop orientale », relève d'ailleurs Anh Thi Bui, une Belge d'origine vietnamienne.

Dix jours plus tard, la RTBF sortait un article sur *Sororasie*, le collectif qui lutte contre le racisme et pour une meilleure représentation des femmes asiatiques dans nos sociétés. Un mouvement qui s'est créé en plein milieu du premier confinement. Pour l'anecdote, Sung-Shim Courier elle-même s'est fait interviewer et y livre ses impressions sur le sujet.

Enfin, le 20 novembre 2021, le reportage Transversales « Le racisme anti-asiatique » est diffusé sur La Première.

Ce petit passage en revue de toutes ces productions publiées dans notre pays tout au long de ces deux années a prouvé que le racisme anti-asiatique était bien dans l'air. Qu'il y avait un réel enjeu à parler de ce phénomène. Que ce racisme n'était pas neuf, mais que la crise du coronavirus a clairement empiré les choses. Je voulais donc, à mon tour, parler de ce sujet à ma manière, avec une vision plus réflexive et focalisée sur l'expérience médiatique vécue par les humains qui ont participé au reportage Transversales.

2. Les « Human-interest stories »

En journalisme, ce qu'on appelle « *Human-interest story* » ou histoire d'intérêt humain en français est un reportage au sein duquel les personnes sont présentées de manière émotionnelle. Ces histoires sont conçues pour attirer l'attention et la sympathie, car elles permettent de s'identifier facilement aux personnes, aux problèmes et situations décrites⁸.

La popularité de ce format peut s'expliquer par le fait que le public va se retrouver au centre d'une histoire personnelle, souvent touchante. Le reportage de Sung-Shim Courier sur le racisme anti-asiatique est tout à fait dans ce registre-là.

Ce genre de journalisme est appelé « journalisme de *soft news* » par opposition au « journalisme de *hard news* ». Les *soft news* se concentrent principalement sur le divertissement. On y retrouve des thèmes comme l'art et la culture, le *lifestyle*, le journalisme sportif ou encore la presse *people*. Les *hard news* vont davantage traiter de la politique et des affaires, les informations de dernière minute, la couverture d'événements majeurs de l'actualité,...

Lorsqu'elle est surutilisée ou qu'on lui accorde trop d'importance, l'histoire d'intérêt humain peut perdre l'engagement de ses téléspectateurs, auditeurs ou lecteurs. C'est ce que défend Perry Parks, professeur assistant à la *Michigan State University School of Journalism*, qui pense que l'émergence de ce type de journalisme a conduit à une scission claire entre les *soft news* et les *hard news*. Il y a selon lui les histoires émotionnelles d'un côté et le contenu froid et rationnel des nouvelles de l'autre. Il voit une séparation nécessaire entre ces deux concepts, pour faciliter l'effacement des sentiments et des émotions en qui concerne les événements les plus importants de l'actualité (*hard news*).

⁸ <https://www.dictionary.com/browse/human-interest-story>

Entre des histoires plus légères pour rendre l'expérience du téléspectateur plus agréable et divertissante et une surexposition à ces *soft news* qui peut conduire à prendre moins au sérieux les *hard news*, les avis autour des *human-interest stories* divergent.

Des critiques sont parfois adressées aux « histoires d'intérêt humain » car elles peuvent être vues comme des récits manipulateurs ou sensationnalistes. Certains spécialistes vont même jusqu'à dire que les *human-interest stories* sont une forme de manipulation journalistique ou de propagande, publiées dans l'intention d'augmenter les audiences et de générer des revenus plus importants. Cet argument est tout à fait plausible car il faut garder en tête que les groupes de presse, quels qu'ils soient, sont avant tout des entreprises qui doivent veiller à leurs rentrées financières (de Meeûs, 2022), comme nous l'avons vu cette année lors du cours « Gestion de rédaction ». La dimension humaine des événements et des conflits « a acquis aujourd'hui une grande importance dans la représentation qu'en donnent les médias pour répondre à la demande des clients » (Laville, 2007). Comme la concurrence est de plus en plus forte, les journalistes sont amenés à « produire des histoires susceptibles de susciter de l'intérêt et de retenir l'attention d'un public extrêmement sollicité » (Laville, 2007).

C'est durant la première moitié du XX^e siècle que les *human-interest stories* ont gagné en notoriété, suite à la publication d'articles de ce type dans le magazine américain *The New Yorker*, en 1925. Les médias de masse se sont progressivement mis à raconter des histoires d'intérêt humain pour donner du courage et de l'espoir à leurs consommateurs. Un citoyen ordinaire peut à son tour devenir un héros. Par exemple, dans le magazine mensuel américain *Esquire*, est parue l'interview de Michael Wright, un survivant du 11 septembre. Cette personne ordinaire est dépeinte comme un héros américain grâce à son histoire inspirante (Fussman, 2015). Ce journalisme d'intérêt humain, s'écarte du journalisme général traditionnel et peut être « perçu positivement par certains qui y voient l'expression d'une conception « humaniste » du métier de journaliste » (Laville, 2007).

Ce genre de récits peut être décliné dans une multitude de formats et pour chaque média (papier, télé, radio, web). Les *human-interest stories* peuvent à la fois traiter d'actualité chaude (ex : dans le cas d'une capsule pour le JT) ou froide (ex : séries documentaires, longs métrages,...). Le reportage Transversales sur le racisme anti-asiatique se situe selon moi, à mi-chemin. Car d'une part le racisme est un phénomène qui est là depuis des années mais d'autre part, il s'est amplifié par cette actualité chaude qu'a été le Covid-19.

Un autre exemple notable est le long format écrit de la journaliste américaine Andrea Elliott, intitulé « Invisible Child », paru dans le *New York Times* le 9 décembre 2013. Elle a d'ailleurs reçu le prix Pulitzer dans la catégorie « *General Nonfiction* » en 2022 pour ce travail qui raconte la vie de Dasani, une jeune fille de 11 ans sans-abri, à New York. L'article se concentre sur les difficultés que vit Dasani au quotidien, comme par exemple le fait de devoir utiliser un seau comme toilettes. Dès les premières lignes, on se rend bien compte de la précarité de l'endroit quand Andrea Elliott décrit le lieu où vit Dasani : « *It's a place where mold creeps up walls and roaches swarm, where feces and vomit plug communal toilets, where sexual predators have roamed and small children stand guard for their single mothers outside filthy showers. It is no place for children.* (Trad. : C'est un endroit où la moisissure s'insinue dans les murs et où les cafards pullulent, où les excréments et le vomi bouchent les toilettes communes, où des prédateurs sexuels ont déjà erré et où de jeunes enfants montent la garde pour leurs mères célibataires devant des douches crasseuses. Ce n'est pas en endroit pour les enfants.) ».

L'article est présenté comme une histoire, avec des dialogues, des informations et des photographies. L'auteure y inclut son opinion de manière discrète pour appuyer et insister sur ces conditions de vie difficiles. Dans ce cas-ci, le format de l'histoire d'intérêt humain suscite la tristesse et la sympathie, l'empathie même du lecteur qui peut s'imaginer la scène et se rendre compte de la misère dans laquelle certaines personnes vivent.

Une manière d'écrire et de présenter les événements qui me rappellent les écrits de la bien célèbre journaliste d'investigation Nellie Bly, plus d'un siècle plus tôt. Cette dernière n'hésitait pas non plus à s'infiltrer dans des

terres inconnues aux yeux du public, afin de dévoiler et dénoncer les conditions de vie épouvantables des patientes d'un asile de fous pour femmes, le *Blackwell's Island Hospital*. Son reportage, *Ten Days in a Mad-House* (New York World, 1887), a non seulement permis de faire prendre conscience des horreurs des méthodes utilisées dans cet asile, mais il a amené une suppression radicale des pratiques inhumaines qui y étaient exercées. Après ces révélations sur le sujet, la ville de New York a en effet alloué un million de dollars supplémentaires à la prise en charge des malades mentaux. Dénoncer les dysfonctionnements de notre société pour le bien commun, voilà encore une autre mission du journaliste. « Notre métier n'est pas de faire plaisir, non plus que de faire du tort, il est de porter la plume dans la plaie », avait d'ailleurs déclaré un certain Albert Londres.

Aujourd'hui, les *human-interest stories* ne se limitent plus qu'aux médias dits traditionnels. Les réseaux sociaux comme Instagram, Facebook et Twitter sont aussi des plateformes propices à la diffusion de ce type d'histoires. En témoigne la popularité du blog photo *Humans of New York* qui compte 12,2 millions d'abonnés sur Instagram et 17,7 millions de likes sur Instagram (comptabilisé en juillet 2022).



Exemple d'une human-interest story issue de la page Instagram Humans of New York

Selon Semetko et Valkenburg (2000), les *human-interest stories* apportent « un côté humain ou un angle émotionnel à la présentation d'un

événement, d'une question ou d'un problème [...] et personnalise les nouvelles, les dramatise, les rend émotionnelles afin de capter et retenir l'intérêt du public ». La viralité est plus forte dans ce journalisme où l'humain est au cœur de l'histoire. Une étude sur les médias d'information néerlandais (Triling et al., 2017) a constaté que les articles *human-interest* sur Facebook sont bien plus partagés (33% en plus) que les articles qui n'utilisent pas ce dispositif. L'étude de Wasike (2013) sur les *social media editors* révèle que le *human-interest* était le plus partagé des cadres génériques qu'il a étudiés. Enfin, dans leur analyse transnationale, García-Perdomo et al. (2017) ont constaté que les histoires à intérêt humain incitaient les utilisateurs de Facebook et Twitter à partager et interagir davantage.

Deuxième partie : justification des choix

1. Le choix du sujet

Depuis tout petit, je me sens concerné par le racisme anti-asiatique, car je suis, grâce à ma maman, à moitié Coréen. Cela ne m'a pas empêché d'être victime de certaines remarques à caractère raciste dès l'école primaire. En ce qui me concerne, la quasi-totalité de ces remarques venaient de mes amis qui faisaient passer cela pour de l'humour. Alors, au début, je me forçais un peu à rire pour m'intégrer et montrer que j'avais de l'autodérision mais quand la même « blague » revient trois, quatre ou cinq fois la même journée, ça devient usant.

Pour mon mémoire, je souhaitais donc traiter d'un sujet qui me tient fort à cœur, et qui permet aussi d'ouvrir les yeux et d'éveiller les consciences. Comme ce sujet revenait dans l'actualité dû au Covid-19, j'ai commencé à m'y intéresser d'autant plus, à tendre l'oreille pour entendre les témoignages de personnes d'origine asiatique. Dès la première écoute de ce reportage Transversales, je me suis senti happé et complètement bouleversé par le sujet qui était abordé. Tout qui s'est senti, un jour, rejeté par le groupe auquel il appartient peut se reconnaître dans l'un des témoignages rapportés par Sung-Shim Courier. La problématique me concernait évidemment et même si je n'ai pas été personnellement victime de racisme pendant la pandémie du Covid, cela me semblait important d'ouvrir le débat car ce n'est pas un phénomène qui est près de disparaître.

La deuxième chose qui m'a interpellé est le côté « human-interest » plus que présent dans ce reportage. Chaque intervenant a trouvé sa place et a raconté, à sa manière, son histoire et son expérience personnelle vis-à-vis du racisme. Le tout, dans une période où les boucs émissaires se révélaient être « les Asiatiques ». D'un point de vue personnel, les histoires qui me touchent le plus sont celles où l'humain est au centre. J'affectionne énormément le journalisme vecteur d'émotions, qui touche et bouleverse à travers des récits de vie.

Les médias ont tellement donné la parole à ces personnes victimes de racisme que je ne voyais pas l'intérêt de créer à mon tour mon propre podcast ou ma propre vidéo sur ce phénomène. Il me fallait une plus-value. C'est donc en écoutant le reportage Transversales de Sung-Shim Courier que je me suis dit : « Et si j'interviewais ces gens qui ont déjà témoigné pour qu'ils me livrent, non pas leur expérience face au racisme, mais leur expérience médiatique durant laquelle ils ont parlé de racisme ? ».

J'étais donc confronté à ce sujet sensible et important pour moi, et en plus, j'allais découvrir qui étaient ces personnes qui se cachaient derrière ces témoignages forts. Car lorsqu'on est auditeur, on ne se rend pas toujours compte que derrière chaque interview, il y a tout un travail de préparation, autant pour le journaliste que pour l'intervenant.

Je voulais connaître les points de vue de chacun sur la manière dont s'est déroulé l'avant, le pendant et l'après. C'est-à-dire pour Sung-Shim Courier : comment en est-elle venue à parler de ce sujet, comment est-elle rentrée en contact avec ses intervenants, comment s'est-elle préparée et qu'a-t-elle retiré de ce reportage, une fois qu'il a été diffusé. Pour les intervenants : qu'est-ce qui a poussé ces individus à témoigner, quel était leur état d'esprit durant l'entretien avec la journaliste et enfin quels éventuels retours ont-ils reçu une fois le reportage diffusé.

1.1. Le format

Pour réaliser ce mémoire, je me suis très vite tourné vers une production audiovisuelle. Je ne voyais pas vraiment l'intérêt de réaliser un podcast, sachant que le format sur lequel je me basais était déjà un format audio. Alors, après quelques réflexions, j'ai décidé de me tourner vers la vidéo. La radio a beau avoir ce côté magique où l'on peut imaginer mille et un visages derrière une voix et où l'on peut, sans doute aussi, s'identifier plus facilement aux histoires racontées, il me manquait quelque chose. Je souhaitais vraiment apporter une plus-value à mon projet, ne pas être trop proche de ce que Sung-Shim Courier avait déjà fait. Je voulais des visages. Montrer les traits qui se

cachent derrière les témoignages, les mimiques de chacun des intervenants au moment où il me dévoilerait une partie de lui-même.

Très vite, je me suis demandé dans quelle mesure j'allais avoir besoin d'images d'archives ou non. Cela pouvait être un frein non négligeable au vu de leur prix et leur accès pas toujours facile. J'ai donc volontairement décidé de faire une croix sur toutes les images superflues et me concentrer uniquement sur l'essence de ce que les intervenants avaient à me dire, en portant une attention particulière à leur faciès.

Voilà pourquoi je me suis lancé dans un reportage autoporté pour mettre encore plus en avant le côté « human-interest » qui transparaissait déjà dans le reportage original de Sung-Shim Courier. J'avais vraiment envie de ne montrer et de n'entendre que les acteurs de ce long format radio, en ajoutant le moins d'éléments parasites possibles, pour être attentif, au maximum sur ce que ces personnes racontaient. J'ai voulu quasiment m'effacer car je n'étais pas dans le reportage original. Et parce qu'à mes yeux, ça devait être eux les héros et héroïnes de ma vidéo.

C'est ainsi que je me suis lancé un double challenge personnel, concernant à la fois la forme et le fond.

Après ces deux années d'étude, la vidéo est selon moi le média que je redoute le plus, celui avec lequel je suis le moins à l'aise. Cela demande souvent plus de moyens techniques, comparé à la radio, au web ou à la presse écrite. J'avais à cœur de finir ces deux années enrichissantes par ce que je maîtrisais moins.

Ensuite, je me suis volontairement tourné vers un sujet qui me touche et que je n'ai pas eu souvent l'occasion de traiter durant mon cursus en journalisme. Mon domaine de prédilection étant le sport, je suis sorti des sentiers battus en m'attaquant à un sujet « société ». Bien que les réflexes journalistiques de base sont les mêmes dans tous les domaines, j'avais quelques appréhensions concernant ma façon d'aborder à mon tour des personnes touchées par un sujet sensible.

2. La méthode

Comme avant d'entamer tout travail, la première étape a été de me documenter. Je l'avais déjà fait de manière inconsciente car, même sans le vouloir, on était confrontés à des sujets sur le racisme anti-asiatique partout autour de nous, que ce soit dans des journaux télévisés, des podcasts, des reportages comme celui de Sung-Shim Courier,.... Difficile de passer à côté. J'ai, néanmoins, creusé le sujet en regardant des vidéos sur YouTube (*A l'origine du racisme anti-asiatique*, de France Culture), en écoutant des podcasts (*Kiffe ta race*, de Binge Audio animé par Rokhaya Diallo et Grace Ly, *Asiattitudes*, animé par Mélanie Hong, *Brise-Glace, au cœur du racisme anti-asiatique*, du Temps et animé par Virginie Nussbaum et Célia Héron, *Le racisme anti-asiatique*, de la RTS et animé par Julien Magnollay), en lisant des articles journalistiques et scientifiques pour cerner le mieux possible ce dont j'allais parler.

Chacun de mes entretiens a été mené de manière semi-directive (Derèze, 2019). J'avais établi une liste de questions au préalable pour chaque intervenant. Selon le déroulé de l'interview, certaines questions me venaient à l'esprit et il m'est arrivé, pratiquement à chaque fois, de dévier de mes questions préparées, la spontanéité de l'échange voulant cela. « Tout discours produit par entretien est co-construit par les partenaires du dialogue » (Blanchet et Gotman, 2015). J'étais attentif à leurs réponses, leurs traits sur leurs visages qui se durcissaient quand il me parlaient du racisme dont ils étaient victimes, etc. Mais je veillais aussi à calmer le jeu ou recentrer la discussion quand on s'éloignait quelque peu de l'objet étudié. Comme je souhaitais dès le début réaliser une vidéo autoportée, je demandais régulièrement à mes intervenants de répéter en formulant une phrase complète et claire. Malgré cela, certains passages n'ont pas pu être gardés au dérushage car la compréhension de la réponse était impossible sans écouter la question.

2.1. Les entretiens

Le 14 décembre 2021, quelques jours après la validation de mon sujet par mon promoteur Benoît Grevisse, j'ai envoyé un mail à Olivier Nederlandt, dans un premier temps, afin de lui demander s'il pouvait me mettre en contact avec Sung-Shim Courier. Deux jours plus tard, j'obtenais une réponse de Sung-Shim qui m'annonçait qu'elle était ravie qu'un jeune étudiant en journalisme souhaite travailler sur ce sujet. Le 22 décembre, on s'appelle, je lui explique ce que je compte faire, les objectifs de mon travail, le cadre de l'entretien, pourquoi la rencontre avec elle est primordiale pour la réalisation de mon projet (Derèze, 2009). Elle me dit qu'elle va d'abord demander un accord de principe aux intervenants de son reportage pour une interview filmée, avant de me transmettre leurs contacts. Contacts que je reçois un mois plus tard, après l'une ou l'autre relance. Vu que j'avais un Q2 assez chargé entre mes cours et mon stage, je propose un premier échange avec eux en mars durant lequel je leur raconte le but de mon mémoire-projet et les préviens de l'interview que je compte mener. Ils me redonnent leur accord et, début mai, je les recontacte pour fixer les dates d'interview : vendredi 13 mai à 15h30, je vais voir Yang Lou à Bruxelles et le même jour à 17h, j'interviewe Sung-Shim dans la capitale également. Le mardi 17 mai, je passe l'interview téléphonique avec le jeune homme anonyme et le lendemain, je retourne sur Bruxelles à 17h pour m'entretenir avec Viet Tan. En une semaine, je parviens à avoir toute ma matière en poche.

Au fur et à mesure de mes rencontres, j'affine et modifie mes questions. Certaines étant imprécises, d'autres moins pertinentes. J'aime la citation du journaliste canadien Louis-Gilles Francoeur qui dit que « *le métier de journaliste ressemble assez à celui de couturier : de fil en aiguille, plus on avance sur un sujet, plus il change d'allure* ». C'est un métier qui nous pousse sans cesse à la remise en question des hypothèses imaginées, des choix effectués et, parfois, de notre méthodologie. Après deux années d'expérience dans ce milieu, rares sont les fois où je suis arrivé à une production finale qui correspondait de A à Z à celle que j'avais imaginée au début.

Comme à mon habitude, j'aime bien prendre le temps nécessaire lorsque je rends visite à mes intervenants. Même si cela peut être vu comme

un défaut dans le monde du journalisme, puisque les timings sont souvent serrés, je veux ici pousser au maximum les entrevues afin de « tirer » le plus possible de mes intervenants, quitte à ce que la charge au montage soit immense. Chaque entretien dure de plus en plus longtemps, d'une quarantaine de minutes pour Yang Lou à 1h30 avec Viet Tan. Je me doute qu'il y aura du boulot en rentrant, mais sur le moment, je n'y pense pas, je veux seulement vivre cet instant privilégié avec eux.

Le gros avantage était que chaque intervenant avait déjà été interviewé une première fois par Sung-Shim, sur ce sujet. Ils avaient donc tous l'expérience, aussi minime soit-elle, de l'interview. Quant à moi, j'étais rassuré et confiant avant de les rencontrer car je savais qu'il s'agissait de « bons clients » vu que je les avais déjà entendus s'exprimer dans le reportage Transversales. La seule différence était que, cette fois-ci, ils étaient filmés. Mais ça n'a pas semblé les déconcerter.

Très vite, j'essaye de faire en sorte que mes intervenants se sentent à l'aise, en commençant par parler avec eux naturellement, sans micro ni caméra. On se raconte chacun un peu nos vies. L'entrée en matière, la « présentation de soi » (Goffman, 1973)⁹ doit être soignée. Je réexplique calmement ce pourquoi je suis là.

Le fait d'aller leur rendre visite à leur domicile, dans un endroit qui leur est familier, a sans doute aidé à ce qu'ils se sentent décontractés. La majorité du temps, l'interview ressemblait davantage à une discussion qu'à un questionnaire cadré. J'ai gardé cette authenticité au montage, en témoignant les quelques hésitations et balbutiements perceptibles.

3. La création de la vidéo

N'ayant, au début, pas vraiment d'idée précise quant à la durée de ma vidéo, je voulais initialement réaliser un format YouTube, d'une quinzaine de minutes, avant que Benoit Grevisse ne me conseille plutôt de viser les 20-30

⁹ Le sociologue américain Erving Goffman nomme « présentation de soi » l'image de notre personne que nous projetons dans les interactions quotidiennes pour en assurer le bon fonctionnement (Amossy, R. (2010). Introduction. Dans : , R. Amossy, La présentation de soi (pp. 5-10). Paris cedex 14: Presses Universitaires de France.)

minutes, compte tenu du nombre d'intervenants. J'ai donc finalement opté pour une vingtaine de minutes. Je me suis tout de même renseigné sur le sujet afin de savoir quelle était la durée idéale d'une vidéo YouTube. Comme je pouvais m'y attendre, aucune source ne s'accorde : certaines parlent d'une longueur idéale comprise entre une à deux minutes, d'autres entre cinq et huit minutes. Toutes les sources s'accordent néanmoins à dire que ce qui compte le plus, c'est la qualité des contenus¹⁰. Si l'on apporte de la valeur de façon authentique et passionnée, la durée de la vidéo importe peu. Olivier Juprelle, derrière son compte YouTube *Stratégie Vidéo*, poursuit dans ce sens : « si l'on a besoin de 20 minutes pour dire quelque chose, on peut prendre 20 minutes pour le dire, mais pas 25 ni 30 si ce n'est pas nécessaire ». Il faut prendre le temps qu'il faut, sans se presser ni rallonger inutilement.

Il est néanmoins important de savoir que sur YouTube, les internautes sont prêts à regarder des vidéos plus longues que sur Facebook ou Instagram (*The Good Speech*, 2021) où ils ont tendance à scroller leur *feed* très rapidement. YouTube récompense également les vidéos qui ont de plus longs temps de visionnage en les mettant en avant dans les résultats de recherche, leur souhait étant que les internautes restent, évidemment, le plus de temps possible sur leur plateforme.

Après encore quelques recherches, je me rends compte que le format YouTube permet une grande liberté au niveau de la durée des vidéos. Je retiendrai qu'il faut veiller, comme pour toute vidéo destinée à n'importe quelle plateforme, à ce que le tout soit dynamique et le contenu attrayant, avec, si possible, une valeur ajoutée. Le but étant bien sûr d'intéresser mon spectateur, le captiver, le séduire, lui faire vivre une expérience à travers le récit de mes personnages. Tout au long du montage, je veillerai à « capter et garder l'intérêt de mes spectateurs, afin de leur offrir une compréhension plus profonde du réel dans lequel ils vivent » (Vanoost, 2013).

¹⁰ https://www.youtube.com/watch?v=dwye8JARK_8

3.1. La structure

J'ai structuré ma vidéo en six temps, davantage par thèmes que par scènes (Grevisse, 2014). Je voulais varier les séquences et faire interagir mes intervenants entre eux, du début à la fin, pour une question de dynamisme. Ainsi, il me semblait évident de commencer par Sung-Shim Courier qui nous explique la genèse de son reportage. J'ai décidé de présenter ensuite mes intervenants, chacun disant comment il est rentré en contact avec la journaliste. Dans une troisième partie, tous expriment leur ras-le-bol, leur trop plein, ce qui les a poussés à témoigner. La quatrième partie décrit le déroulement de l'entretien avec Sung-Shim. Dans un cinquième temps, les intervenants racontent les retours qu'ils ont reçus une fois que le reportage a été diffusé. Et enfin, pour la sixième et dernière partie, je souhaitais avoir un regard plus réflexif de mes intervenants sur le racisme anti-asiatique, avec des pistes de solution pour faire avancer les choses. Cette structure me semble être la plus logique, avec, en résumant grossièrement, une contextualisation, l'expérience médiatique vécue en tant que telle et une note réflexive qui apporte une lueur d'espoir à la fin. Cela dans le but d'amener mon spectateur vers une réflexion personnelle sur le phénomène étudié. Qu'il quitte ma vidéo en se posant des questions sur lui et le monde qui l'entoure.

J'avais au préalable retranscrit entièrement chaque entretien, avec des timecodes. « Une retranscription intégrale est toujours préférable pour les entretiens semi-directifs car elle permet, dans les étapes ultérieures, d'accorder de l'importance aux « mots des gens », à leurs catégorisations (leurs façons de « penser le monde » et de « l'organiser »). Cette retranscription intégrale a également l'avantage d'avoir à disposition un support stable qui pourra faire l'objet de plusieurs exploitations successives, si nécessaire » (Derèze, 2009).

Étant donné que j'avais donc l'entièreté du script, j'ai créé un document dans lequel j'ai placé, brique par brique, les paroles de mes intervenants, pour élaborer le scénario complet. Cela m'a pris un temps certain mais m'a beaucoup aidé lors du montage.

3.2. Le human-interest dans ma production

Je voulais, à tout prix, garder le côté human-interest, présent dans le reportage de Sung-Shim Courier, dans ma production. Mais surtout, il fallait que je prenne garde à ne pas répéter, dans ma vidéo, ce que les intervenants avaient déjà dit dans le reportage initial, tout en veillant à ce que le spectateur comprenne ma vidéo sans forcément écouter le reportage Transversales. C'est sur ce fil-là que j'ai oscillé, aussi bien dans les entretiens en tant que tels que durant le montage. Je voulais que mes intervenants me racontent une partie de leur histoire, d'une part pour me permettre de recontextualiser la problématique et d'autre part pour qu'ils se remémorent ce qu'ils avaient raconté à Sung-Shim. Qu'ils se replongent dans cette ambiance-là, puisque je voulais avant tout interroger leur expérience médiatique.

Ainsi, j'avais, au centre de la discussion, leur vécu et ce côté très « humain », mais également l'information que j'étais venue chercher, c'est-à-dire l'expérience médiatique qu'ils ont retiré suite au reportage de Sung-Shim. À travers ma vidéo, je souhaitais que ces personnes racontent ce qu'elles ressentent vraiment, d'où l'importance « de prendre le temps de raconter de « vraies » histoires vraies » (Vanoost, 2013), mais je voulais aussi dévoiler certains coulisses du reportage de Sung-Shim et découvrir davantage qui étaient ces humains qui avaient témoigné.

3.3. Mon rapport à l'objet

Petit détour par un point qui peut paraître évident dans le domaine du journalisme, mais dont il faut rappeler souvent l'existence : l'objectivité journalistique n'existe pas. Il y a bien un « désir d'objectivité » (Koren, 1996) mais il n'est pas possible pour un journaliste « d'informer, analyser et expliquer sans le moindre engagement » (Koren, 1996). L'objectivité journalistique est impossible « parce que les journalistes appréhendent toujours la réalité en fonction de leur subjectivité » (Gauthier, 1991). Cette subjectivité constitue « le point de départ du travail de construction de l'information » (Breton et Proulx, 2012). Il faut sortir de cette « idéologie de l'objectivité » (Grevisse, 2014).

Je ne voulais pas paraître trop proche de mon objet d'étude, bien qu'il me semble avoir adopté un regard davantage journalistique qu'asiatique, même si mes origines ont sans doute permis à mes quatre intervenants de se sentir très vite en zone de confiance. « Faire partie », en quelque sorte, de l'objet étudié m'a poussé à interroger ma position personnelle et me rappeler sans cesse dans quel but j'étais là. Je ne voulais pas attiser de haine envers les personnes racistes mais seulement écouter ce que mes témoins avaient à dire, tout en endossant ma casquette de journaliste. Ce qui ne m'a pas empêché de veiller tant à l'empathie qu'à la sobriété (Derèze, 2009) durant tous mes entretiens, alors que j'essayais d'adopter, en même temps, une posture la plus neutre possible. Préserver son indépendance journalistique tout en gardant l'équilibre entre proximité et distanciation (Derèze, 2019) : là était toute la difficulté et tout le challenge.

J'ai néanmoins fait attention à prendre du recul et à distinguer mes « perceptions subjectives, émotions et interprétations sauvages » lors de ces entrevues (Grevisse, 2014), même si, avec un regard réflexif sur ma production, j'ai présenté les personnes d'origine asiatique comme des victimes. Pour ma défense, je pense et continue de penser que le racisme, sous n'importe quelle forme qu'il soit, est intolérable et indéfendable.

Faire du journalisme, c'est faire des choix. Dans mon cas, je n'avais pas tant le choix des intervenants, vu que j'ai repris ceux du reportage de Sung-Shim, mais plutôt le choix dans les paroles que j'ai rapportées (Pauly, 2014). J'aurais beau tourner ma vidéo dans tous les sens, je ne montrerais, au final, qu'une partie du réel, selon mon propre point de vue de la réalité, et selon ce que je souhaite montrer. « Le compte rendu du réel, aussi rigoureux soit-il, est toujours imparfait » (Grevisse, 2014).

4. La technique

4.1. Le son

Pour réaliser mes entretiens, je me suis équipé d'un micro-cravate Boya à double tête afin de capter, à la fois, la voix de mon intervenant et ma propre voix. Ce qui a été utile, dans un certain sens, pour que je réentende clairement

mes questions lors du dérushage mais handicapant, car le moindre bruit parasite rendait la piste inutilisable (j'avais la même piste audio pour les deux sorties, étant donné que les deux micros étaient reliés au même appareil, via une prise Jack). Je veillais méticuleusement à tester ce matériel la veille, le matin même et encore une fois dans le train juste avant de rencontrer mes intervenants.

Le micro-cravate était suffisamment puissant pour capter les ambiances sonores de la ville (moto qui démarre, passants,...) à tel point que j'ai dû recommencer l'interview de Sung-Shim trois fois à cause d'un carillon de clocher intempestif. Après quelques minutes, on s'est résignés à démarrer l'interview, comprenant qu'il ne s'arrêterait pas pour nous, et somme toute, le bruit donne un fond sonore qui n'est, au final, pas si gênant.

Pour accompagner toutes les interviews, j'ai ajouté une dizaine de musiques libres de droits, dans le but d'inscrire les propos de mes intervenants mais aussi de rythmer et dynamiser l'ensemble de ma production. Toutes les mélodies sont calmes, posées et invitent à l'écoute. Je ne voulais pas un son trop puissant ou rock 'n' roll qui aurait perdu mon auditeur. Je n'avais pas vraiment de points de repères ou d'exemples sur lesquels m'accrocher car il n'existe pas, à ma connaissance, de longs formats vidéos autoportés semblables au mien. J'ai donc fait ce choix de musique par pure sensibilité personnelle et selon ce qui, d'après moi, collait le mieux à mon montage. J'ai également pris la décision de laisser des moments de silence pour marquer des pauses à quelques endroits, offrir une variation de rythme à mon spectateur, et lui permettre de se concentrer davantage sur certains propos. Musiques, silences et interventions orales participent pleinement à l'harmonie de la vidéo, entre émotions, histoires de vie et moments plus légers.

4.2. L'image

Pour ce qui est de l'image, j'ai tout filmé avec mon smartphone, un Samsung Galaxy S8. Je le fixais sur un trépied Vanguard Abeo, emprunté à l'EJL. Vu qu'il dispose d'une entrée Jack, je pouvais y brancher mon micro-

cravate, comme dit ci-dessus. Je prenais garde à toujours avoir une batterie de rechange sur moi pour éviter de tomber à plat durant les entretiens. Dès le début, je ne voulais pas faire d'images prétextes, de peur que cela desserve les propos de mes intervenants. La météo clémente m'a permis de tourner dehors à chaque fois, quand mes intervenants disposaient d'un balcon ou d'une terrasse. D'expérience, je préfère toujours favoriser les endroits extérieurs, la luminosité naturelle donnant toujours, me semble-t-il, de plus belles images.

4.3. Le montage

Pour réaliser ma production, j'ai utilisé le logiciel Adobe Premiere Pro 2022. Mon choix s'est porté sur celui-ci au vu de ses nombreuses fonctionnalités, sa facilité d'utilisation et surtout parce que durant ma première année de master à Neuchâtel, nous avons appris à monter des vidéos avec la suite Adobe, durant les ateliers réalisés avec le CFJM¹¹.

J'ai donc, dans un premier temps, placé tous mes rushes sur la barre de lecture. Comme je l'ai dit dans le point 3.1., grâce à mon scénario déjà construit dans un document Word et aux *timecodes* que j'avais inscrits, j'ai pu gagner du temps au montage. J'ai créé ce qu'on appelle un « ours », c'est-à-dire un pré-montage, dans lequel j'ai mis, bout à bout, les séquences découpées. De cette manière, je pouvais avoir un aperçu général, recouper quand c'était nécessaire, rallonger quand une réponse n'était pas précise et, surtout, veiller à ce que l'ensemble soit compréhensible, d'autant plus qu'il s'agissait d'une vidéo autoportée.

Je n'ai retouché aucune image durant le montage. J'avais déjà fait attention à l'étalonnage sur le terrain, lors de la prise des images. Les seules manipulations que j'ai faites au montage consiste seulement au recadrage de mes images, de temps à autre, en zoomant, pour apporter du dynamisme à ma vidéo. J'ai également assombri les séquences qui ont servi à la reconstitution lorsque le jeune homme anonyme prenait la parole.

¹¹ Centre de Formation au Journalisme et aux Médias situé à Lausanne, en Suisse

D'un point de vue sonore, j'ai réajusté les tonalités du son, égalisé, pour être à chaque fois entre -12 dB et -6 dB¹².

Enfin, j'ai ajouté les musiques d'ambiance, le titrage pour le début de la vidéo, le générique de fin et les encadrés avec les noms des personnes.

5. Contraintes et difficultés rencontrées

La plus grosse contrainte était sans doute mon positionnement particulier par rapport au sujet, comme je l'ai déjà mentionné plusieurs fois. Dès le début, je savais que c'était un sujet qui me concernait et c'est sans doute pour cette raison qu'il m'a attiré. Tout au long du processus de réalisation de mon mémoire, j'ai conscientisé davantage mes racines asiatiques, ma subjectivité. Je pense que j'aurais eu plus de difficulté à me défaire de cette subjectivité si j'avais réalisé un reportage semblable à celui de Sung-Shim Courier, c'est-à-dire un reportage qui rentre dans la pleine intimité des intervenants. Ici, vu que je questionnais principalement leur expérience médiatique, je ne devais pas entrer dans l'intimité profonde de mes sujets et pratiquer la maïeutique de Socrate¹³ qui consiste à « faire accoucher l'interviewé d'une vérité » (Jespers, 2009). Je devais juste veiller à recentrer la discussion lorsque je sentais que mon intervenant se laissait submerger par ses émotions. L'exercice était périlleux car il ne fallait pas frustrer mon interlocuteur mais je devais néanmoins faire la part des choses, rester concentré sur mon objet et mes choix journalistiques.

Une autre difficulté que j'ai relevée consistait en ce dont j'allais parler dans la première partie de mon apostille. Il y a très peu de documentation sur l'expérience médiatique, le « méta-journalisme » et le reportage autoporté. Pour les deux premiers termes, je m'y attendais, pour le troisième, un peu moins. Je pensais pouvoir trouver de la documentation sur le reportage autoporté, ce qui m'aurait permis d'en saisir les codes et de les appliquer à

¹² Prise de notes durant le cours d'Écritures informationnelles donné en 2020 à l'AJM (Neuchâtel)

¹³ Dans la philosophie socratique, art de conduire l'interlocuteur à découvrir et à formuler les vérités qu'il a en lui, par le dialogue.

ma production. A croire que ce type de format est relativement nouveau ou peu développé, mais original, en tout cas.

D'ailleurs, petite parenthèse, le mot « méta-journalisme » n'existe même pas dans le Larousse ! J'aurais pu éventuellement me lancer dans une explication de cette notion en m'appuyant sur l'épistémologie, mais je ne me sentais pas avoir les épaules assez solides pour développer cela dans ce mémoire. C'est aussi ça le journalisme : savoir reconnaître quand une tâche nous paraît trop ardue ou pas à notre portée. Savoir dire non, même lorsqu'on a toute la meilleure volonté du monde.

Je me suis aussi demandé s'il était pertinent de parler du racisme anti-asiatique. Car même s'il s'agissait du sujet principal du reportage sur lequel je m'étais basé, ce n'était pas le sujet principal de mon travail. Cependant, je ne pouvais quand même pas passer à côté d'une brève contextualisation de ce phénomène. Il y avait là une quantité astronomique d'études, enquêtes et articles parus sur ce sujet. Il était impossible de tout traiter. Je me suis donc décidé à parler, dans les grandes lignes, des origines du racisme anti-asiatique jusqu'à sa recrudescence aux quatre coins du monde à cause du Covid-19.

Enfin, j'ai voulu développer plus en détail la notion de *human-interest* qui m'a sauté aux yeux, ou plutôt « frappé les oreilles », lors de la première écoute du reportage de Sung-Shim. Et comme j'avais gardé cette envie de laisser les acteurs du reportage au centre de ma vidéo, j'ai trouvé cette idée pertinente.

D'une manière globale, il m'a semblé compliqué de trier ce dont j'allais parler ou pas. Je voulais éviter que mon mémoire soit une sorte de fouillis où je parlais de tout et de rien. Il me fallait une structure logique et pertinente. Je souhaitais être le plus complet possible. Aborder un maximum de notions en lien avec mon travail sans pour autant tout développer intégralement car cela aurait demandé une charge de travail gigantesque. Chaque thématique (racisme anti-asiatique, human-interest, objectivité, transparence,...) traitée aurait mérité un développement intégral, jusqu'à arriver à saturation (Derèze, 2019), tant je leur accorde de l'importance. Peut-être aurai-je la chance de m'y consacrer dans un futur projet, qui sait ?

D'un point de vue des autres difficultés rencontrées, je suis allé deux fois sur Bruxelles pour réaliser mes interviews de Sung-Shim, Yang Lou et Viet Tan. À chaque fois, je m'y suis rendu en transports en commun, depuis Louvain-la-Neuve, matériel sur le dos et trépied à bout de bras. À part quelques retards, auxquels je m'étais préparé et que j'avais par conséquent anticipés, pas grand-chose à signaler de ce côté.

J'ai eu des petites contraintes d'ordre technique, chez Yang Lou. J'ai tourné dans son salon de tatouage, un studio très lumineux. Il fallait donc faire attention à ne pas être à contre-jour, quitte à revoir quelque peu l'installation de son lieu de travail.

Pour Sung-Shim et Viet Tan, j'ai à chaque fois voulu profiter de la luminosité extérieure car il faisait resplendissant. Chaque interview s'est donc déroulée sur leur terrasse. Une des grandes difficultés a été de prendre garde à ne pas entendre les nuisances sonores de la ville et de recommencer les prises quand cela était nécessaire afin de ne pas avoir de mauvaises surprises au montage.

J'ai trouvé compliqué d'employer le ton adéquat et les bons termes durant ces interviews. Je devais à la fois rester neutre, mais également mettre mes intervenants à l'aise, être empathique (Derèze, 2009) et compatissant, car c'était des personnes victimes de racisme qui se livraient à moi.

Pour Yang Lou, Viet Tan et le jeune homme anonyme, c'était à chaque fois difficile de rester concentré sur l'ordre des questions que j'avais préparées. Chacun avait tendance à être emporté dans son histoire alors qu'ils l'avaient déjà racontée à Sung-Shim. Ce n'était pas mon but qu'ils me répètent ce que j'avais déjà entendu dans le reportage initial.

Le caractère autoporté de la vidéo m'a fait enlever certains passages que j'aurais voulu garder, souvent parce que les éléments de la question n'étaient pas repris dans la réponse.

Plusieurs intervenants ont décalé les horaires d'interviews qu'on avait fixés au préalable, ce qui a perturbé quelque peu mon planning. Mais je commence à avoir l'habitude maintenant, après deux ans. Force est de constater que décaler les dates d'interviews n'est pas si rare que ça ☺.

Troisième partie : réflexion personnelle

Depuis tout petit, le côté « méta » m'intrigue et me fascine. Peut-être est-ce dû à mon insatiable curiosité et mon envie de toujours tout savoir, en particulier ce qui me semble être caché au premier abord. Durant le cours de *Prototypages de nouveaux formats d'information* suivi cette année, j'avais d'ailleurs réalisé avec mon groupe un projet également lié au méta-journalisme. Il s'agissait d'un jeu vidéo dans lequel le joueur endossait le rôle de journaliste. Il y avait là un double objectif : informer les jeunes de huit à treize ans d'une part et les sensibiliser aux métiers du journalisme de l'autre.

Lors de mon stage à la RTS réalisé durant l'été 2021, j'avais monté des capsules vidéo sur [les coulisses du tennis](#), dans lesquelles je parlais de toutes ces personnes qui participent au bon déroulement d'un tournoi mais dont on parle peu (arbitre de chaise, cordeurs, juges de ligne,...).

J'aime autant découvrir que faire découvrir les coulisses et l'envers du décor. Je trouve cela passionnant.

Ensuite, ce que je considère comme le plus beau dans le journalisme, c'est la rencontre. Entendre des aventures humaines. Parce que chaque être sur terre a une histoire à raconter et c'est pour cela que j'adore ce métier. Rencontrer les « voix » de ce reportage Transversales et pouvoir échanger avec ces personnes sur leur propre expérience médiatique rassemblait tous ces éléments.

A l'heure où la confiance envers les médias dits traditionnels est tombée au plus bas durant la crise du coronavirus (Lits, Cougnon, Heeren, Hanseeuw, 2021), l'idée de montrer comment s'est déroulé ce reportage, tant du point de vue de la journaliste Sung-Shim Courier que des intervenants, me semblait essentielle. Pour comprendre d'abord pourquoi Sung-Shim Courier a décidé de parler de ce sujet, mais aussi ce qui a poussé chaque personne à témoigner et livrer une partie d'elle-même. Je crois personnellement qu'au plus on donne de clés de compréhension au public, au plus il retissera un lien de confiance avec les médias.

Pour pallier cette crise de confiance que connaissent les médias, « les journalistes invoquent la transparence absolue comme le pivot du contrat de confiance entre les médias et le public » (Laville, 2017). On peut citer, par exemple, les articles et capsules natives *Inside* de la RTBF qui visent à faciliter la compréhension des médias et le dialogue avec les publics¹⁴. On y découvre ainsi les coulisses du JT de la RTBF, mais aussi des explications sur la Tour Reyers, etc.

Il y a donc bien ce côté « on n’a rien à vous cacher, venez voir par vous-même les coulisses » mais cette transparence va parfois même s’appliquer au-delà de ça. Certaines institutions peuvent demander aux journalistes d’être transparents, non pas vis-à-vis de leur méthodologie ou leur façon de travailler, mais sur les cadeaux qu’ils reçoivent dans le cadre de leur pratique professionnelle. C’est le cas du Conseil suisse de la presse qui a admis que « les cadeaux dits « d’hospitalité » ne pouvaient pas toujours être refusés et proposait comme critère la transparence envers le public. Ainsi, un cadeau peut être accepté s’il ne compromet pas l’indépendance du journaliste et s’il est possible d’en faire état de manière publique » (Grevisse, 2016).

Je n’ai volontairement jamais parlé de « transparence » dans ce travail car, selon moi, elle n’existe pas en journalisme. Comme pour la notion d’objectivité, un journaliste aura beau tendre vers cet idéal, il ne va montrer au final que ce qu’il a choisi de montrer. De plus, certaines règles déontologiques vont rendre cette transparence impossible. J’y ai été moi-même confronté lorsque j’ai interviewé le jeune homme qui souhaitait garder son anonymat ou lorsque certains de mes intervenants m’ont donné des informations « *off the record* ». « La transparence totale est si clairement synonyme de désenchantement du monde, de mise en danger de la face d’autrui, de déstabilisation permanente des socles de certitude minimal qu’elle s’avère socialement non viable. [...] Le point d’équilibre est sans doute à trouver du côté de la lucidité, de l’acceptation consciente des limites à la transparence » (Mercier, 2005).

¹⁴https://www.rtbef.be/entreprise/article_inside?id=9319860#:~:text=INSIDE%2C%20ce%20sont%20des%20articles,ou%20un%20internaute%20et%20un

C'est donc en ayant conscience de toutes ces notions d'objectivité, de neutralité et de transparence que j'ai réalisé ce travail durant ces huit derniers mois. J'ai décidé de me laisser en grande partie guider par ma créativité et mon instinct, ce qui peut s'expliquer par le manque de littérature scientifique sur les reportages autoportés, le méta-journalisme et l'expérience médiatique. La grande force de mon projet est son côté original et novateur, selon moi. Si je devais pointer une faiblesse, ce serait dans le rythme de ma vidéo. S'il y a si peu de productions semblables à la mienne, est-ce parce que ça n'intéresse qu'au final peu les gens ? Est-ce qu'il aurait été judicieux de multiplier les plans de coupe pour apporter davantage de dynamisme ? J'aurais pu raccourcir la première partie où les intervenants me racontaient leurs histoires de vie mais vu que je voulais garder ce côté *human-interest*, je ne me voyais pas abrégé ces passages. D'autant plus que je souhaitais que cette vidéo puisse se voir et se comprendre, même si on n'avait pas écouté le reportage Transversales (l'idéal étant, bien évidemment, d'écouter le reportage en premier lieu, avant de voir ma vidéo).

Enfin, je pense sincèrement que la présentation des coulisses (et de ce qui se cache derrière ce qu'on a l'habitude de voir) a un potentiel énorme. Selon moi, il faudrait creuser davantage ce genre de formats. Et j'ai la conviction que cela fait partie de notre mission, à nous journalistes, de parler de ce qui est moins visible, tout en respectant, encore une fois, nos codes éthiques et déontologiques.

Conclusion

Au bout de ces huit mois consacrés à la réalisation de ce mémoire, je suis fier du travail final que j'ai réalisé, tant du point de vue pratique que théorique. J'ai, en effet, pu expérimenter une démarche journalistique sur un sujet qui me tenait à cœur, aussi bien sur la forme que sur le fond, mettant en lumière une bonne partie de mon expérience acquise durant ces cinq années d'études universitaires.

Ce mémoire représente pour moi un enrichissement à la fois humain, personnel et intellectuel. Je le vois comme un aboutissement aussi, une manière de clore un magnifique chapitre de ma vie.

Je suis allé à la rencontre d'humains formidables qui m'ont ouvert les portes de leur intimité et à qui j'ai dû demander de replonger dans certains de leurs souvenirs. J'ai entendu tantôt des histoires touchantes, tantôt des anecdotes amusantes en lien avec le tournage du reportage initial, à l'image de la rencontre entre Viet Tan et Sung-Shim.

J'ai pu interroger mon rapport à l'objet sur lequel je travaillais, mettre en tension les notions d'empathie et de distance avec mes intervenants, creuser le journalisme *human-interest* et j'en passe. Je me suis également arraché les cheveux lorsque mon ordinateur m'a fait des siennes et que j'ai perdu quelques heures de montage. Mais bon, ça fait partie du métier et on repart de plus belle. Parce que quand on aime ce que l'on fait, quand on a la passion et l'amour de la profession, on peut déplacer des montagnes !

Je terminerai donc ce mémoire-projet par cette citation d'une femme que je considère comme un exemple dans le monde du journalisme et qui correspond bien à ma manière de penser de battant « Quand on veut, on peut » : « *Energy rightly applied and directed will accomplish anything* – Nellie Bly. (Trad. : L'énergie appliquée à bon escient et bien dirigée permet de tout accomplir – Nellie Bly) ».

Bibliographie

Amossy, R. (2010). *Introduction*. Dans : , R. Amossy, *La Présentation de soi* (pp. 5-10). Paris cedex 14: Presses Universitaires de France.

Blanchet, A. et Gotman, A. (2015). *L'Entretien - L'Enquête et ses méthodes*. Paris, éditions Armand Colin.

Bly, N. (2019). *Les Fabuleuses Aventures de Nellie Bly*. Editions Points.

Breton, P., Proulx, S. (2012). *L'Explosion de la communication: Introduction aux théories et aux pratiques de la communication*. La Découverte.

Chuang, Y. (2021). *Une Minorité modèle : Chinois de France et racisme anti-Asiatiques*. La Découverte.

Derèze, G. (2009). *Méthodes empiriques de recherche en communication*. De Boeck supérieur.

Derèze, G. (2019). *Méthodes empiriques de recherche en information et communication* (2e édition). De Boeck supérieur.

Gauthier, G. (1991). *La Mise en cause de l'objectivité journalistique*. In: *Communication*. Information Médias Théories, volume 12 n°2, pp. 80-115.

Goffman, E. (1973). *La Mise en scène de la vie quotidienne, tome 1 : la présentation de soi*. Editions de minuit.

Grevisse, B. (2014). *Écritures journalistiques : Stratégies rédactionnelles, multimédia et journalisme narratif* (2e éd.). De Boeck.

Grevisse, B. (2016). *Déontologie du journalisme, Enjeux éthiques et identités professionnelles* (2^e édition). De Boeck supérieur.

Jespers, J-J. (2009). *Journalisme de télévision: Enjeux, contraintes, pratiques* (pp. 79-142). De Boeck Supérieur.

Koren, R. (1996). *Les Enjeux éthiques de l'écriture de presse et la mise en mots du terrorisme*. Paris, L'Harmattan.

Laville, C. (2007). *Transformations des contenus et du modèle journalistique: La dépêche d'agence*. Réseaux, 143, 229-262.

Laville, C. (2017). *Le Journaliste, un professionnel de la transparence ?*. Sens-Dessous, 20, 29-36.

Lits, G., Cougnon, L-A., Heeren, A. et Hanseeuw B. (2021). *Infodémie et Vulnérabilité informationnelle liée au Covid-19 en Belgique francophone*.

Mercier, A. (2005). *Médias d'information et transparence. De l'idéal aux sombres réalités*. MEI « Transparence et communication », n°22.

Parks, P. (2019). *An Unnatural Split: how 'human interest' sucks the life from significant news*. Media, Culture & Society. 41 (8): 1228–1244.

Pauly, J. J. (2014). *The New Journalism and the struggle for interpretation*. Journalism, 15(5), 589-604.

Trémon, A-C. et Wang, S. (2018), *Illusions et Souffrances. Les migrants chinois à Paris*, Diasporas, 31, 153-155.

Valenzuela, S., Piña, M. et Ramírez, J. (2017-08-28). *Behavioral Effects of Framing on Social Media Users: How Conflict, Economic, Human Interest, and Morality Frames Drive News Sharing*. Journal of Communication. 67 (5): 803–826

Vanoost, M. (2013). *Journalisme narratif : Proposition de définition, entre narratologie et éthique*. Les Cahiers du journalisme, 25, 140-161.

Webographie

Bergé, J. (2021). *Sororasië, unies pour dénoncer l'invisibilisation et la stigmatisation des femmes asiatiques*. RTBF.

<https://www.rtf.be/article/sororasië-unies-pour-denoncer-l-invisibilisation-et-la-stigmatisation-des-femmes-asiatiques-10744779>, consulté le 19 juillet 2022.

Deep C Digital (2022). Corona (2020) | Full Movie | Mustafa Keshvari | Andrea Stefancikova | Andy Canete | Emy Aneke.

<https://www.youtube.com/watch?v=ETg1b0O Zlk>, consulté le 23 juillet 2022.

Dictionary.com (s. d.). *Human-interest story*.

<https://www.dictionary.com/browse/human-interest-story>, consulté le 20 juillet 2022.

E. L. (2020). "Va manger du chien en Chine": le racisme anti-asiatique lié au coronavirus reprend de l'ampleur. La Libre.

<https://www.lalibre.be/international/europe/2020/11/16/va-manger-du-chien-en-chine-le-racisme-anti-asiatique-lie-au-coronavirus-reprend-de-l-ampleur-HMZMLWKKNRBTLCRRQN6S5NMOWE/>, consulté le 19 juillet 2022.

Elliott, A. (2013). *Invisible Child*. The New York Times.

<https://www.nytimes.com/projects/2013/invisible-child/index.html#/?chapt=1>, consulté le 4 juillet 2022

Fédération Wallonie-Bruxelles (2021). *Campagne : « Le racisme ne mène nulle part » nullepart.be #nullepart*.

https://www.federation-wallonie-bruxelles.be/nc/detail-article/?tx_cfwbarticlefe_cfwbarticlefront%5Baction%5D=show&tx_cfwbarticlefe_cfwbarticlefront%5Bcontroller%5D=Document&tx_cfwbarticlefe_cfwbarticlefront%5Bpublication%5D=3546&cHash=56e9bcbb4d14bdb6571fb6ec159431b, consulté le 3 juillet 2022

Fédération Wallonie-Bruxelles (2021). *Erreur 404, le racisme n'a jamais mené nulle part.*

<https://nullepart.be/>, consulté le 3 juillet 2022.

Fedke, J. (2021). *Fear is a virus : xenophobia in Mostafa Keshvari's corona.* USSO.

<https://usso.uk/fear-is-a-virus-xenophobia-in-mostafa-keshvaris-corona-2020/>, consulté le 25 juin 2022.

Fussman, C. (2015). *My Escape From the 81st Floor of the World Trade Center.* Esquire.

<https://www.esquire.com/news-politics/a2038/esq0102-jan-wtc-rev/>, consulté le 4 juillet 2022.

Guillaume, T. (2020). *Le coronavirus n'a pas créé le racisme anti-Chinois en Belgique.* La Libre.

<https://www.lalibre.be/belgique/societe/2020/02/12/le-coronavirus-na-pas-cree-le-racisme-anti-chinois-en-belgique-J2XWSRZPTZCFZJXZ5XKBTW2WKM/>, consulté le 19 juillet 2022.

Le Figaro (2020). *Corona, le premier film sur la pandémie est déjà de sortie.*

<https://www.lefigaro.fr/cinema/corona-le-premier-film-sur-la-pandemie-est-deja-de-sortie-20200401>, consulté le 25 juin 2022.

Le Monde (2020). *Enquête ouverte pour des appels à la violence contre les Asiatiques.*

https://www.lemonde.fr/societe/article/2020/11/01/enquete-ouverte-pour-des-appels-a-la-violence-contre-les-asiatiques_6058104_3224.html, consulté le 25 juin 2022.

Moane Sahli, H. et Lillon G., (2021). *Racisme anti-asiatique : des Belges dénoncent les agressions qu'ils subissent*. RTL.
<https://www.rtl.be/info/belgique/societe/-petit-zizi-chinetoque-t-es-jaune-des-belges-denoncent-les-agressions-anti-asiatiques-qu-ils-subissent-depuis-des-annees-1292155.aspx>, consulté le 1^{er} juillet 2022.

Noiriel, G., Millet, L., Manzanares, A. et Amar, C. (2022). *Pourquoi ne parle-t-on plus du « péril jaune »*. France Culture.
<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/le-pourquoi-du-comment-histoire/pourquoi-ne-parle-t-on-plus-du-peril-jaune-4907098>, consulté le 24 juin 2022.

Owen, S. (2020). *It's time to unmask the rising racism against British Chinese and Asians*. LabourList.
<https://labourlist.org/2020/10/its-time-to-unmask-the-rising-racism-against-british-chinese-and-asians/>, consulté le 25 juin 2022.

Queffelec, D. (2021). *À l'origine du racisme anti-asiatique*. France Culture.
<https://www.franceculture.fr/histoire/a-lorigine-du-racisme-anti-asiatique>, consulté le 23 juin 2022.

RTBF (2021). *États-Unis : les fusillades dans des salons de massage asiatique d'Atlanta étaient racistes, estime la procureure*.
<https://www.rtf.be/article/etats-unis-les-fusillades-dans-des-salons-de-massage-asiatique-d-atlanta-etaient-racistes-estime-la-procureure-10760211>, consulté le 1^{er} juillet 2022.

RTBF (2021). *Racisme anti-asiatique renforcé par la pandémie*.
https://www.rtf.be/auvio/detail_racisme-anti-asiatique-renforce-par-la-pandemie?id=2754652, consulté le 1^{er} juillet 2022.

RTBF (2021). *USA: huit tués dans des salons de massage asiatiques d'Atlanta, un suspect arrêté.*

<https://www.rtb.be/article/usa-huit-tues-dans-des-salons-de-massage-asiatiques-d-atlanta-un-suspect-arrete-10721075?id=10721075>, consulté le 1^{er} juillet 2022.

Stop AAPI Hate (2021).

https://ccc.vt.edu/content/dam/inclusive_vt_edu/inclusive_documents/Stop-AAPIHate_v2.pdf, consulté le 25 juin 2022.

V.P. (2021). *Boussu: Alice, 23 ans, dénonce le racisme anti-asiatique.* Sudinfo.

<https://laprovince.sudinfo.be/760973/article/2021-03-09/boussu-alice-23-ans-denonce-le-racisme-anti-asiatique>, consulté le 19 juillet 2022.

Wang, S. (2020). *'I'm more afraid of racism than of the virus!': racism awareness and resistance among Chinese migrants and their descendants in France during the Covid-19 pandemic.* Taylor & Francis Online.

<https://www.tandfonline.com/doi/full/10.1080/14616696.2020.1836384?scroll=top&needAccess=true>, consulté le 25 juin 2022.

We love cinema (s. d.). *Un premier film sur la pandémie du Covid-19 bientôt au cinéma ?* <https://welovecinema.bnpparibas/a-la-une/un-premier-sur-la-pandemie-du-covid-19-bientot-au-cinema>, consulté le 25 juin 2022.

Would you react (2020). #84 : *LE CORONAVIRUS (Racisme anti-asiatique).*

<https://www.youtube.com/watch?v=Iy7PSBOdIFo>, consulté le 19 juillet 2022.

Xie, Q. (2021). *Coronavirus : le nombre d'actes racistes anti-Asiatiques a explosé depuis un an.* National Geographic.

<https://www.nationalgeographic.fr/societe-culture/coronavirus-le-nombre-dactes-racistes-anti-asiatiques-a-explose-depuis-un-an>, consulté le 25 juin 2022.

Prises de notes

Prise de notes durant le cours de 1^{ère} master « Écritures informationnelles », donné par Laura Drompt, Adrien Juvet, Pierre-André Lécho et Nathalie Pignard-Cheynel en 2020.

Prise de notes durant le cours de 2^e master « Gestion de rédaction », donné par Anne-Sophie Bailly, Dorian de Meeûs et Jean-Paul Philippot en 2022.

Annexes

Lien vers le reportage Transversales « Le racisme anti-asiatique » :
https://www.rtbf.be/auvio/detail_transversales?id=2833176

Ce mémoire est un mémoire-projet qui se présente sous la forme d'une vidéo reprenant les différents acteurs du reportage Transversales « Le racisme anti-asiatique », diffusé le 20 novembre 2021 sur La Première.

Il questionne, d'une part, le ressenti de la journaliste à l'origine de ce reportage, Sung-Shim Courier. Pourquoi a-t-elle décidé de parler de ce sujet et comment s'y est-elle prise pour réaliser ce long format audio ?

D'autre part, il interroge l'expérience médiatique des intervenants du reportage. Pourquoi ont-ils voulu témoigner et quel a été leur ressenti durant l'ensemble de cette expérience, depuis la prise de contact avec Sung-Shim Courier jusqu'à l'après-diffusion ?

En complément à ma production, l'apostille retrace une contextualisation sur le racisme anti-asiatique, un développement sur les « human-interest stories » et une argumentation des décisions prises tout au long de ce travail.

Mots-clés : racisme anti-asiatique, Covid-19, méta-journalisme, expérience médiatique, human-interest stories, vidéo